

Analyse de l'adaptation cinématographique du conte « Une partie de campagne » de Guy de Maupassant par le cinéaste Jean Renoir

Claudia Cardona y Érika Gómez

Universidad de Antioquia

clacarvi@yahoo.com;ekira06@yahoo.fr

Résumé

L'adaptation cinématographique d'une œuvre littéraire peut devenir complexe. Elle peut ne pas refléter sa vraie valeur littéraire, ou par contre, elle peut la faire sortir de l'anonymat. Cet article analyse l'adaptation cinématographique par Jean Renoir du conte de Guy de Maupassant du même titre « une partie de campagne ». Le film de 1936, cinquante-cinq ans après le texte de Maupassant, illustre La France du Front Populaire. La production reflète dans son style le romantisme de Renoir par les images de l'impressionnisme, le style pictural d'Auguste Renoir, père du metteur en scène. L'analyse ici présentée met l'accent sur des aspects cinématographiques, musicaux, psychologiques et sociaux remarqués par Renoir.

Mots-clés: analyse cinématographique, analyse littéraire, impressionnisme, musique, adaptation.

Análisis de la adaptación cinematográfica de la obra de Guy de Maupassant "Un día de campo", del cineasta Jean Renoir

Resumen

La adaptación cinematográfica de una obra literaria puede ser una labor compleja. A menudo puede no reflejar su verdadero valor literario, o en caso contrario, puede sacarla del anonimato. Este artículo analiza la adaptación cinematográfica realizada por Jean Renoir del cuento de Guy de Maupassant del mismo título: "Un día de campo". El filme, realizado en 1936, cincuenta y cinco años después del texto de Maupassant, ilustra la Francia del Frente Popular. La producción refleja en su estilo el romanticismo de Renoir a través de las imágenes impresionistas, estilo pictórico de Auguste Renoir, padre del director. El análisis presentado se centra principalmente en los aspectos cinematográficos, musicales, psicológicos y sociales destacados por Renoir.

Palabras clave: análisis cinematográfico, análisis literario, impresionismo, música, adaptación.

Analysis of the film adaptation of the work of Guy de Maupassant "A day in the country", by film director Jean Renoir

Abstract

The cinematography adaptation of a literary piece can be a complex enterprise. It may very well not reflect the piece's true literary value or, on the contrary, it may bring it out of its anonymity. This article analyzes the cinematographic adaptation made by Jean Renoir of Guy de Maupassant's piece "a day in the country". The movie, of which its premiere was in 1936, fifty-five years after Maupassant's book was published, depicts what France was like during the "Popular Front". Through impressionistic images, it reflects the romantic and picture style characteristic of Auguste Renoir, the Director's father. The analysis focuses

on cinematographic, musical, psychological and social aspects specially enhanced by Renoir.

Key words: cinematography analysis, literacy analysis, impressionism, music, adaptation.

Introduction

La nouvelle de Maupassant et le film de Jean Renoir “une partie de campagne” sont deux présentations différentes de la même œuvre. Chacune, dans son format, expose les personnages et la nature d’une manière champêtre et familiale.

Une famille parisienne, lors d’une journée à la campagne, qui essaie de profiter au maximum de tout ce qu’elle ne peut pas faire en ville: se balancer, déjeuner sur l’herbe, pêcher et se promener en yole. Tout pourrait avoir terminé parfaitement, sauf pour Henriette, une jolie fille qui a découvert l’amour impossible avec un inconnu auquel elle penserait tous les soirs.

L’œuvre de Renoir, basée sur celle de Maupassant, nous donne une information additionnelle, que pour dater d’une époque lointaine on n’arrive pas à imaginer. Le film est plein d’images belles et rafraîchissantes qui nous font partager les sentiments des personnages. Renoir a ajouté quelques scènes non existantes dans le roman de Maupassant, qui nous aident à bien connaître les personnages et à visualiser les espaces et la nature.

Pour faire l’analyse de l’œuvre de Renoir, on abordera les styles des deux auteurs et l’œuvre cinématographique, puis on racontera l’histoire selon Renoir en incluant toutes les observations sur les images, les intentions du metteur en scène, les personnages et la musique.

Partie de campagne

Une partie de campagne est une nouvelle de Guy de Maupassant, publiée en 1881. Elle se déroule à Bezons, alors en Seine-et-Oise, sur les bords de Seine, où les Dufour, une famille de commerçants parisiens, vont déjeuner.

La courte nouvelle de Maupassant qui raconte une histoire qui se déroule en deux ou trois mois, retient tout le contenu sur une journée à la campagne vécue par une famille de parisiens pas habituée à ce type d’activités dominicales. Très enthousiastes, presque naïfs, ils sont décidés à bien profiter de l’occasion.

Ils sont contents de trouver le lieu, de s'amuser aux balançoires, des arbres, de déjeuner sur l'herbe, de pêcher et de se promener en yole.¹

D'un côté les deux hommes, le père et son commis Anatole, sont facilement attirés et captivés par deux cannes à pêche prêtées par deux canotiers, le jeune Anatole par anxiété et curiosité et M. Dufour, par vanité (il voulait montrer au jeune, toutes ses connaissances par rapport à la pêche) et sans doute par des sentiments agréables du passé. Les deux hommes se consacrent à l'art de la pêche, M. Dufour en donnant de leçons à son jeune commis, non sans perdre la patiente, et ce dernier, en profitant au maximum de cette nouvelle expérience, tandis que les deux femmes, la mère et sa fille, se laissent séduire par deux canotiers en acceptant l'invitation de faire une promenade en yole.

Les deux canotiers, ont emmené chacune des dames dans leurs yoles, celui qui est accompagné par la mère, essaie sans cesse de la séduire, elle n'arrête pas de rire, l'autre par contre parle tendrement à la fille jusqu'au point de pouvoir l'embrasser, dans un endroit, qu'il appelait « son cabinet particulier »

Deux moins se sont écoulés avant que le canotier se décide à aller chercher la fille à Paris, il est déçu car malheureusement il apprend qu'elle est déjà mariée.

Dans son cœur le canotier garde le souvenir de ce dimanche-là, le même qui sera revécu un temps après lors d'une visite à son sanctuaire, c'est ici qu'il voit Henriette accompagnée de son mari, ils se reposaient. La rencontre a été émouvante, ils se sont regardés et ils se sont avoué le sentiment qui faisait le grand souvenir.

Analyse

Le film de Jean Renoir est considéré un moyen métrage, d'après sa durée de 40 minutes. Si bien pour certains le film n'est pas terminé, car les tournages intérieurs n'ont été pas réalisés, et le film est interrompu par la guerre et la réalisation du film « la grande illusion », pour d'autres il l'est.

Le fait de ne pas présenter une des séquences finales où Henri cherche sans succès Henriette à Paris ne constitue pas une raison pour le qualifier comme incomplet.

Voilà ce qu'on peut lire sur l'écran au commencement du film :

« ce film réalisé par Jean Renoir n'a pu être, pour des raisons de force majeure, tout à fait terminé. En l'absence de Jean Renoir, actuellement en Amérique, soucieux de respecter son œuvre et d'en conserver le caractère,

nous avons décidé de vous le présenter tel qu'il est. Pour le rendre compréhensible, nous y avons ajouté deux sous-titres. »

Le premier sous-titre: « M. Dufour, quincailler à Paris, entouré de sa belle-mère, de sa femme, de sa fille et son commis Anatole, qui est aussi son futur genre et son futur successeur, a décidé, après avoir emprunté la voiture de son voisin le laitier, en ce dimanche de l'été 1860, d'aller se retrouver face à face avec la nature. »

Une bonne introduction qui situe facilement le spectateur et l'aide à bien comprendre la situation. Il est clair que Renoir veut conserver l'histoire de Maupassant le plus fidèlement possible, les sous-titres situent, dès le début, les personnages et leur histoire aux yeux des spectateurs.

Le deuxième on le retrouvera, à la fin du film : « des années ont passés avec des dimanches tristes comme des lundis ». Si bien le commentaire est illustratif, car pour tous ceux qui travaillent, le lundi est le jour le plus difficile de la semaine, car l'angoisse de savoir le repos terminé et de reprendre les responsabilités, rend ce jour pas agréable. Mais, les images précédentes montrent clairement le passage du temps: en hiver on voit de grosses gouttes tomber sur la rivière et des gros nuages gris dans le ciel. Le passage du temps est donc évident, peut-être un peu plus de l'exprimé par Maupassant : « Deux mois après ». Une période d'attente pour retrouver un amour serait plus importante si elle est plus grande, donc les amoureux souffrent et augmentent l'envie de se voir en faisant la rencontre plus émouvante.

L'histoire de Maupassant, on dirait, est presque racontée dans sa totalité dans le film de Jean Renoir. De petits détails y sont compris, par exemple, après être descendue, Mme. Dufour se tape sa robe pour enlever la poussière ; la blague faite par M. Dufour en parlant des dames des yoles, etc. Les images du commencement ne sont pas les mêmes de la description détaillée du livre qui prétendent nous montrer que l'air pollué de la ville est bien différent de celui de la campagne ; le film est introduit par un premier plan fixe, de presque deux minutes, où le seul mouvement est donné par l'écoulement de l'eau. On peut entendre la musique de Kosma qui comprend aussi les nuances fatidiques de la fin et le chant romantique du violon. D'ailleurs le casting y est passé.

Jean Renoir commence à nous présenter la campagne par un effet d'ouverture en fondu vers un plan général ouvert de la rivière à la campagne; les rideaux sont ouverts: la caméra fait un panoramique vertical vers la canne à pêche soutenue par un gamin.

Sur l'image du gamin pêcheur on entend la calèche s'approcher, on sait qu'elle porte la famille Dufour car c'était déjà annoncé dans les cartons narratifs. Il est facile d'apprécier, dès la première séquence, l'enthousiasme et l'expectative des parisiens pour passer une journée à la campagne: lorsqu'ils rencontrent ce jeune sur le pont, les personnages sont étonnés de l'accueil au monde de la nature par un jeune pêcheur fort adroit qui répond, non sans une certaine fierté de connaître son métier, à la question curieuse et naïve posée par Anatole: «ça mord?». Si bien cette séquence n'existe pas dans l'histoire de Maupassant, chez Renoir elle sert à illustrer les merveilles que les parisiens découvrent dans la campagne et grâce aux commentaires et au ton des voix, les spectateurs remarquent facilement leur ravissement.

Le fait de voir pêcher les motive à manger du poisson, (on le confirmera plus tard, au moment de faire la commande au restaurant). C'est en ce moment-là que M. Dufour se rappelle de l'existence d'un bon restaurant où il propose d'aller pour déjeuner. Mme Dufour accepte volontiers. Lorsqu'ils arrivent tous font, *voix off*, des commentaires positifs: Mme Dufour dit «il y a de l'ombre, on sera au frais», Henriette: «il y a des balançoires, on va s'amuser», Anatole: «qu'est-ce que nous allons prendre comme poisson?» et finalement M. Dufour fait un commentaire en parlant du grand festin que les attendait. «Je crois, les enfants, que nous allons nous offrir un de ces petits balthazar! Vous m'en direz des nouvelles». Mme Dufour, contente du lieu, lit à haute voix: «Restaurant Poulin, matelotes et fritures, cabinets de société, balançoires, 2.50 francs», puis elle ajoute, «le prix est raisonnable», c'est-à-dire, l'approbation du lieu est confirmée.

On pourra apprécier pendant tout le film que la caméra avance, les paysages sont montrés en plan fixes et la caméra poursuit toujours les personnages «Depuis le début du film, les mouvements de caméra et le montage s'étaient effectués non moins sans une certaine fluidité car «chez Renoir, les plans de paysage sont presque tous fixes, la caméra n'effectue de panoramique que pour accompagner les personnages. Loin d'être anecdotique, cette différence révèle une transformation essentielle dans la conception du rôle de la caméra: elle s'est "naturalisée" chez Renoir». Ainsi, le cinéaste, en insufflant une certaine langueur érotique à son parti pris cinématographique, met en exergue les ambivalences de ces personnages trop étriqués par leur condition sociale» (Graminiès, 2005).

Les images sont toujours accompagnées d'une musique qui nous promet un futur calme et sans danger, on entend une valse à caractère champêtre, car il évoque la nature, la fraîcheur, une valse qui annonce une journée sans problèmes. Le spectateur reste dehors le champ, c'est la caméra qui avance par un travelling

et qui nous situe dans la carriole qui arrive au restaurant. Ils sont contents du choix et commencent à s'installer. M. Dufour, est un homme sympathique, enthousiaste qui aime faire des blagues, on peut le remarquer au moment où il pince le mollet de sa femme lorsqu'il l'aide à descendre de la carriole. La mère et la fille vont tout de suite se balancer, la mère assise, se fait pousser par son mari: «pousse-moi fort, Cyprien» tandis que la fille se balance debout toute seule.

M. Poulin (le propriétaire du restaurant), s'approche pour prendre la commande. La musique continue moins fort. Mme Dufour est contente de commander du poisson frais, du lapin sauté, de la salade et du dessert; de sa part M. Dufour pousse la balançoire de sa femme et ajoute les boissons. Lorsque M. Poulin se retire on peut entendre les violons qui en scherzando expriment le contentement de la journée à la campagne.

La musique continue sous les dialogues, la grand-mère demande à M. Dufour sur le déjeuner. Ce morceau est parfaitement audible sur les images des femmes qui continuent à se balancer, puis sur les images de la campagne lors du passage des prêtres, il ya un changement d'instrumentation: les bois par les cordes, il nous fait remarquer le sens un peu drôle du regard désireux des jeunes séminaristes et l'attitude de correction du curé plus âgé, qui ne s'est pas empêché de jeter lui-même un coup d'œil. Leur vocation produisait chez-eux un conflit intérieur avec l'interdiction de la religion. D'ailleurs, les enfants derrière le mur regardent curieux le spectacle tandis qu'un dialogue se fait entre les cordes et les flûtes.

C'est ici, que la caméra nous reproduit un tableau d'Auguste Renoir, père du réalisateur: «La Balançoire».²



La balançoire

Sans doute, et selon certains, beaucoup d'éléments dans le film de Renoir font un hommage à son père, Auguste Renoir. Il ne faut pas trop regarder pour apercevoir que les deux filles des images sont presque également habillées, elles

sont jeunes, coiffées d'un même style, malgré le chapeau d'Henriette; elles sont debout à la balançoire, par ailleurs, la présence des hommes en costume complet et chapeau.

Henriette est une belle jeune femme pleine de candeur et innocence, elle s'est amusée aux balançoires comme une toute petite fille, elle est profondément touchée par la beauté et la splendeur de la nature, elle aime et fait confiance à sa mère comme s'il s'agissait de sa meilleure amie. Devant des inconnus, elle est un peu timide et procure ne leur parler pas trop. Elle obéit et doit suivre les désirs de ses parents: être la fiancée d'Anatole.

D'un autre côté, c'est-à-dire, dans une séquence simultanée, deux nouveaux personnages sont présentés. Il s'agit des deux canotiers, des habitués au restaurant, car ils tutoient M. Poulin et lui parlent de manière aisée. Ils sont jeunes, attirants, de bons amis qui ne se ressemblent pas trop dans la manière de concevoir l'amour: Henri et Rodolphe. Ce dernier est un jeune homme qui ne pense qu'à s'amuser dans la vie, à profiter de toutes les opportunités pour connaître et draguer une dame. Il n'est pas du tout timide, on dirait plutôt osé. Son regard malicieux et la manière de s'exprimer ne laissent aucun doute sur son comportement mesquin et machiste. Dès qu'il sait qu'il y a des femmes dans le groupe arrivé, il se range la moustache et fait des projets pour attaquer, oui c'est le mot correct, car il fait toujours référence à la proie qui morde l'hameçon. Par contre Henri paraît être tout à fait différent.

Tout cela on l'apprend pendant une conversation à l'intérieur du restaurant, à cause de l'arrivée de la famille parisienne qui leur fera douter si rester sur place ou s'en aller. Jean Renoir présente ce dialogue avec un jeu de caméra à fur et à mesure que ces deux personnages dévoilent leurs sentiments, leurs intériorités.

Finalement, après avoir vu la fille qui devient intéressante, ils décident de rester. La mère a aussi attiré l'attention de M. Poulin car il pensait que la fille était trop maigre, mais par contre la mère avait de quoi s'occuper. Elle était encore une femme jeune, un peu grosse, mais encore attirante. Ce commentaire leur a incité à la séduire. Henri fait sa première manifestation orale d'acceptation du projet de Rodolphe: « décidément cette affaire m'intéresse beaucoup mieux » et voilà que Rodolphe, qui n'a pas peur de responsabilités, décide d'aborder la fille, et Henri, pour sa part, la mère; mais il faut le faire ensemble car elles sont inséparables comme les harengs, selon Henri. Quand Henri parle de responsabilités avec une femme, il fait référence à lui faire un enfant et à la faire tomber amoureuse. Cette présentation intime de ces deux personnages est une addition faite par Renoir,

il voudrait nous montrer deux types opposés de sentiments masculins face aux femmes. Il est évident qu'aucune femme prétendant avoir une relation sérieuse, ne choisirait Rodolphe. Voilà comment les images et les paroles conduisent nos sentiments vers les personnages.

C'est en voyant le film, qu'on commence à aimer Henriette et on n'espère pas pour elle une affaire avec Rodolphe (symbole du désir pur); au contraire, on commence à être du côté d'Henri (symbole de la loi), Renoir, donc, prépare notre acceptation de ce qui se passera à la fin. D'ailleurs, une autre manière de nous conduire dans cette acceptation c'est l'imbécilité réitérative d'Anatole, son physique maigre, ses cheveux peu virils et son incapacité de séduire les spectateurs.

Les images suivantes nous montrent la grand-mère en attrapant un petit chat qui passait à côté de ses pieds, elle disparaît tout de suite en se rapprochant de la caméra pour sortir par le coin droit. C'est une petite dame âgée, très sourde, qui ne pense qu'à déjeuner et à caresser un petit chat trouvé dans les alentours. Ici Renoir, une fois de plus, est fidèle à Maupassant, car cette idée n'a pas une grande valeur dans les deux œuvres.

La mère et sa fille restent sur l'écran à l'ombre d'un cerisier, coin qu'elles ont trouvé idéal pour déjeuner. L'arbre avait des fruits qu'elles n'oseraient manger qu'avec la permission du propriétaire. Ce petit détail nous illustre le respect et les bonnes manières des citoyens, même en dehors de leur quotidienneté.

En même temps, M. Dufour et Anatole, toujours ensemble, étaient au bord de la rivière sur une barque, en train de regarder les poissons dont le patron se vantait de connaître les différents types et leurs habitudes. M. Dufour avait une allure un peu comique, toujours enthousiaste, il parlait fort et faisait des commentaires pour paraître très connaisseur de la campagne, la pêche, les poissons, les yoles, etc. À son époque, les hommes devaient toujours savoir plus que les femmes et les jeunes, c'est pour cela qu'il s'énerve un peu avec son commis, Anatole posait toujours des questions qui l'impatientaient. Cette scène, un peu comique, nous fait penser à Laurel et Hardy (personnages comiques existant depuis 1926).

Anatole, prénom utilisé dans le film,³ car dans le livre il n'est que « le commis », est un personnage présenté comme un homme insignifiant, maladroit et plutôt infantile. Pendant tout le film il ne fait que penser à la pêche et à comment se procurer une canne pour pouvoir pêcher.

Ces deux scènes sont simultanées, on le sait car la caméra revient sur les femmes, et montrent une opposition évidente entre les hommes et les femmes du groupe Dufour.

Elles, toujours très tendres et délicates et eux, par contre, consacrés à la pêche, une activité tout à fait masculine.

C'est dans cet endroit où Renoir nous présente un dialogue très confidentiel entre la mère et la fille par rapport aux sentiments éveillés chez la fille par la beauté, le miracle et le mystère de la vie, tout ce romantisme de la campagne qui la rendaient « tout drôle »; elle sentait « une espèce de tendresse pour tout, une espèce de désir vague » qui lui donnaient envie de pleurer. La fille voulait savoir si la mère, à son âge, sentait la même chose. Elle, la mère, dans sa condition d'adulte, de mère et de femme, répond : « je le sens encore, seulement que je suis plus raisonnable ». Ce commentaire est tout à fait normal, avec le temps les sentiments de la jeunesse gagnent en connaissance et perdent en passion.

On retrouve encore le rapprochement de la caméra sur les visages pour nous rendre plus proches de leurs cœurs. On entend une variation du premier morceau, la mélodie jouée par les violons est remarquablement plus longue pour s'ajuster à la sensibilité du contenu de la conversation.

Mais elles sont interrompues par Anatole qui avait découvert les yoles. Henriette crie de joie, « des bateaux, des bateaux ! » pas comme ceux de Paris, pour aller les voir, elle a couru en laissant son chapeau sur place, la mère l'en a avertie, mais elle ne s'en est pas inquiétée, car elle savait que c'était l'endroit où ils allaient déjeuner.

Les deux canotiers sortent, montrés en plans américains, ils continuent à penser au projet de séduction. Ils font toujours des comparaisons entre cette affaire et une affaire de pêche, Rodolphe l'appelle « partie de pêche », ils parlent en utilisant des métaphores par rapport aux outils, ils utiliseraient un leurre, ils le feraient en bateau, toujours de la meilleure manière. Ils jouent, ils s'amusent, mais en définitive ils pensent qu'il faut se servir d'un appât. Et voilà qu'ils trouvent le chapeau d'Henriette.

Lorsqu'Henri touche le chapeau, on entend une musique à caractère romantique, un message sonore qui nous annonce l'arrivée de l'amour. Puis, couchés sur l'herbe au-dessous du cerisier choisi par Henriette, Henri doute de continuer avec l'aventure, mais Rodolphe lui convaincra de suivre malgré tous les arguments d'Henri par rapport au temps, et à l'orage qui approchait par les nombreux nuages gris.

La scène simultanée nous présente M. et Mme. Dufour, Henriette et Anatole en train de regarder les yoles. M. Dufour, qui se considère un expert, fait toutes les explications; pourquoi les yoles étaient pointues, de l'existence de dames, mot identique, qui explique en ton de blague pourquoi « les canotiers ne sortent ja-

mais sans leurs dames ». Puis, il dit qu'il nageait, mais qu'il l'avait oublié et finalement il est disposé à parier qu'il ferait 25km à l'heure sans se presser. Il fallait leur montrer son pouvoir, comment il était encore un homme capable de grandes prouesses. Henriette a senti un grand désir de se promener en yole, mais selon son père elles étaient privées et le temps qui s'annonçait tournerait à la pluie.

La servante arrive et complète le cadrage préparé à l'avance lorsque tous s'étaient mis du côté droit de l'écran. Pendant tout le film Renoir fait trop d'attention à avoir des encadres équilibrés. La femme vient pour leur demander où servir le déjeuner, à la campagne on mange dehors, même s'il pleut. La famille arrive près du cerisier, mais Henriette remarque que la place est occupée par les canotiers. Les Dufour, décidés ainsi de trouver une autre place poussent Henriette à récupérer son chapeau.

La manière dont Rodolphe l'accueille est pleine d'intérêt, malice et, bien sûr, de courtoisie pour avoir l'acceptation du groupe. Rodolphe lui rend le chapeau qu'il utilise comme prétexte (le leurre selon l'argot et des intentions des canotiers) pour lui parler du lieu et de la mauvaise qualité des cerises, avec le chapeau il leur rend l'endroit que la fille pensait avoir perdu à cause de leur présence. M. et Mme. Dufour sont très reconnaissants de la gentillesse de la part des canotiers.

La famille se prépare à déjeuner. La grand-mère arrive et en regardant les deux canotiers, demande à M. Dufour s'ils étaient les frères Prévert.⁴ Sur la réponse négative de M. Dufour et sans l'entendre, elle continue à en parler. M. Dufour décidé à ne pas se fatiguer plus, lui crie : « oui, oui, on vous écrira » expression sans aucun sens qu'il utilise pour se débarrasser de la dame, chaque fois que sa belle-mère demi-sourde, lui parle.

La famille déjeune sur l'herbe, on ne le voit pas sur les images, mais on le déduit car la servante vient tout ramasser, et car Anatole a un fort hoquet. Chez Maupassant, c'est M. Dufour qui avait l'hoquet, mais sûrement Renoir l'attribué à Anatole pour augmenter son imbécillité.

Une nouvelle mélodie apparaît lors du déjeuner, elle comprend le passage du temps jusqu'à la sieste. Les cordes font une progression qui bien pourrait représenter le passage du temps. Tandis que la famille prend le déjeuner, les deux canotiers sur l'herbe font des plans pour séduire les filles. Henri dit à Rodolphe que la fille s'est bien comportée, malgré sa condition de fille d'un boutiquier, car tout le temps il pensait que M. Dufour était laitier à cause de la voiture. Il paraît que les commerçants à cette époque-là, n'avaient pas de bonne réputation, car

avant, quand la mère a manifesté la bonne impression causée par les canotiers, M. Dufour a été d'accord en disant « en tous cas ils ne sont pas des commerçants ».

L'assise sociale dont bénéficient en contrepartie les hommes à l'époque, est maintes fois matérialisée par les mises en scènes de Jean Renoir. D'ailleurs, c'était l'homme qui devait soutenir économiquement la femme, c'est pour cette raison qu'Henriette épouserait Anatole, même sans l'aimer. Anatole avait un futur sûr en tant que commis et successeur du M. Dufour. La femme toujours était soumise, grâce aux préceptes de la religion catholique à laquelle sans doute tous appartenaient, étant donné sa popularité en France. Henriette n'a pas même osé exprimer ses désirs, elle devait se résigner à son destin.

Le temps passe, la musique revient, la campagne est gentille, il n'a pas plu pendant le repas, mais selon la servante les parisiens allaient se mouiller. Les images montrent un orage imminent.

Mme Dufour, un peu poussée par les effets du vin, s'approche souriante de M. Dufour qui fait la sieste.

D'abord elle lui fait des chatouilles avec une tige en essayant de l'éveiller, puis elle lui a proposé d'aller faire un tour privé dans le bois derrière la maison, mais M. Dufour sans lui prêter attention continue à dormir. La musique maintenant joue un air comique, les flûtes chantent sur les violons en pizzicato, les cordes leur répondent en jouant sur leurs registres graves. Ensuite, la musique revient sur la même mélodie qu'on avait entendue lors du passage des religieux.

Cette scène, manquant chez Maupassant, nous aide à connaître mieux le couple Dufour qui serait un modèle des mariages de l'époque.

Mme. Dufour irritée de l'indifférence de son époux, se retire, elle maquille sa rage en argumentant la présence de fourmis, donc, elle oblige sa fille à déboutonner son corsage pour la gratter et puis elle crie à Anatole, car elle ne supporte plus son hoquet. Elle crie, elle bouge, elle demande à son époux de lui faire taire pour s'éviter une crise de nerfs. Henriette essaie de la calmer en lui disant qu'il suffira avec un verre d'eau, mais le père qui était bien à l'aise, propose plutôt du vin. La mère ne le supporte plus et lui répond un tant énervée: « si vous étiez un homme sauriez trouver de l'eau », expression du ressentiment qu'elle éprouvait à cause de la négation précédente, aucun homme ne pourrait refuser. La mère ici, avec ses caprices et sanglots, se montre gâtée et infantile. À l'époque les femmes devaient séduire et n'être jamais rejetées par un homme, et eux par contre, devaient toujours suivre leurs caprices.

A plusieurs reprises, filmés derrière les hautes herbes, Henri et son ami observent leurs proies, tels des prédateurs affamés. Ils profitent de l'occasion (M.

Dufour et Anatole sont partis vers la cuisine chercher un verre d'eau pour soigner l'hoquet), pour se rapprochent d'elles et établir une conversation. Rodolphe dit qu'ils sont bien fortunés de les retrouver, car ils sont presque toujours seuls, et après les flatter ils les invite à faire une promenade en yole.

Il est clair, dans le film, que les deux jeunes sont intéressés à Henriette, mais la mère ne va pas la laisser seule, alors d'une manière subtile et élégante, ils se disputent la compagnie de la fille. « Si je comprends bien, tu braconnes dans mes eaux » dit Rodolphe à Henri et puis il laisse Henri accompagner la fille demander la permission à son papa, tandis qu'il cherche de cannes à pêche pour éviter une négation de M. Dufour. Rodolphe, malgré son désir « d'attraper » la fille, est condescendant avec son ami, il se sacrifie (comme dirait Maupassant). Cela montre qu'il était un bon ami, ou peut-être que la mère lui plaisait aussi.

Au moment où les canotiers se sont rapprochés des femmes, on entend une belle et nouvelle mélodie interprétée par un instrument percussif, une espèce de xylophone, qui donne un caractère pas sérieux aux paroles flatteuses de Rodolphe, mais qui réussissent à l'acceptation des femmes, malgré les soupçons de la mère.

Tout à coup et sans faire une pause sonore, il y a une connexion avec un tremolo de cordes en diminuendo vers la mélodie plus répétitive dans le film, celle du commencement, quand ils arrivent à l'auberge. On l'entendra pendant la conversation d'Henri et Henriette lorsque Rodolphe cherchait les cannes à pêche.

Dans la scène suivante, Henriette et Henri sont tous seuls, ils ont un moment pour se connaître un peu plus, ils parlent de Paris et puis il lui propose de venir plus fréquemment à la campagne. Rodolphe arrive, écoute qu'ils parlent des responsabilités d'avoir un commerce en ville, donc il profite pour insinuer sarcastiquement à Henri sur la peur des responsabilités: « en somme les responsabilités prennent des moins en moins peur », Henri lui répond avec un coup de pied, en caché, derrière la fille, qu'on peut facilement identifier comme amical. La fille obtient la permission de son père qui ne pense qu'à pêcher, donc le stratagème de Rodolphe a bien abouti. Puis, tous vont vers les yoles, et dans un premier temps Rodolphe prend la fille, mais c'est Henri qui arrive avec elle au bord des yoles.

Rodolphe, un peu mécontent lui demande: « Comment on va s'arranger ? », Henri répond : « c'est tout arrangé ». Donc, Rodolphe doit accepter de promener la mère. Si bien dans un commencement c'était Rodolphe le seul intéressé à conquérir la fille, Henri était décidé à se faire accompagner par elle.

Les images d'abordage des yoles sont centrées sur celle de Rodolphe et la mère. Elle, un peu craintive, lui prie de la soigner comme une petite enfant, Rodolphe la rassure, puis il fait un commentaire un peu osé: « dommage que le bateau soit si

étroit » c'est-à-dire pour s'asseoir l'un à côté de l'autre, « comme deux amoureux », mais la mère ne se laisse pas intimider et répond qu'elle n'aurait jamais osé, car lui, avec ce petit maillot avait l'air d'être tout nu. À cette époque-là les hommes de la ville portaient plus de vêtements, même à la campagne, et les femmes encore plus, donc le maillot si serré calquait le corps clairement. Dans la narration de Maupassant c'est la mère aussi qui le remarque mais autrement: « Leurs bras nus, qu'ils montraient sans cesse, gênaient un peu la jeune fille. Elle affectait même de tourner la tête et de ne point les remarquer, tandis que Mme Dufour, plus hardie, sollicitée par une curiosité féminine qui était peut-être du désir, les regardait à tout moment, les comparant sans doute avec regret aux laideurs secrètes de son mari ». Elle, un peu perversément, a aussi été séduite par les canotiers, cela lui confirmerait qu'elle avait des qualités de femme attirante. Enthousiasmée, elle a accepté sans résistance de faire une promenade seule avec un inconnu et de laisser partir sa fille dans les mêmes conditions; telle attitude pourrait bien facilement être considérée comme une transgression du tabou sexuel de l'époque.

Tandis que Mme. Dufour et Rodolphe abordent la yole, Henri et Henriette sont déjà partis.

Henri entame un dialogue un peu osé en reprenant le sujet du commerce de la famille Dufour à Montmartre,⁵ en disant que le vent y soufflait moins que dans la campagne, et pour cela elle devait venir plus fréquemment, il lui propose donc, tout de suite, de venir lui rendre visite les dimanches: il arrange facilement la situation, la mère la conduirait à la gare et lui y irait la chercher; mais Henriette, un peu draguée, nie justifiant un certain désaccord de la part de son père.

Les deux yoles passent en face des deux pêcheurs, qui se sont énervés du bruit que la mère faisait, elle criait à son mari qu'ils iraient jusqu'au barrage, « où tu voudras, mais tais-toi » (a répondu son mari). Avec cette scène Renoir a aussi voulu nous montrer le grand intérêt par la pêche du père et son commis, sans s'inquiéter de leurs dames. Encore une fois, le commis se montre jeune et débile, lorsque le père, qui avait attrapé une chaussure avec sa canne à pêche, lui ordonne de lui passer la sienne, le commis sans obéir exprime oralement sa négation avec un ton de voix assez soumis mais ferme.

Dans les yoles, l'homme assis ramait derrière la femme qui lui tournait le dos, «Renoir installe Henriette dos au rameur et plante sa caméra sur la poupe: une autre disposition - techniquement plus contraignante et exigeant le recours à un champ-contrechamp ici inopportun - aurait exclu d'embrasser d'un même regard le tentateur et sa victime, alors que la profondeur de champ peut désormais saisir les manœuvres de séduction de l'un, les élans et les refus de l'autre. La place même de la comédienne lui inspire de gracieuses torsions de la tête et du buste:

répondant à son partenaire, elle se donne tout en se refusant, tournant le dos à celui qui l'entraîne vers un lieu qu'elle ne veut pas voir », cette disposition était plus respectueuse et moins insinuante. Henri et Henriette parlaient sans se regarder. Des images de la rivière se sont succédé, le calme de ses eaux, les arbustes et la musique évoquent la nature. Il faut souligner l'importance de l'eau dans le film de Renoir, du commencement à la fin sa présence permanente est très remarquable. C'est une allusion claire à la nature, à ses goûts. Henriette manifeste à Henri l'envie folle qu'elle avait de monter dans un bateau, la sensation de calme, le glissement de la façon de ramer d'Henri, du silence qu'elle craignait abîmer, le même qui était accentué par le chant des oiseaux. Les deux jeunes partagent le même sentiment de bien-être dans la rivière. Un même sentiment, une proximité, un lien en commun. Quelques attirances éveillées?

Encore, la mélodie qu'on pourrait considérer le leitmotiv du film, une musique d'un caractère romantique, une valse simple, où des instruments à corde sont accompagnés des voix⁶ qui en fredonnant imitent le son du vent.

Cet ensemble nous fait penser à la bonté, à la nature, à une après-midi de dimanche nostalgique par sa brièveté, sa rareté. Ce message sonore est renforcé avec les images d'une île entourée de gros arbres qui formaient une épaisse végétation dont l'ombre est reflété sur la surface de la rivière. C'était une image hors du champ, ce qu'Henriette voyait.

Henri, qui était un homme aimable et respectueux, ayant remarqué le contentement d'Henriette, lui demande si elle voudrait visiter l'île. Henriette, sachant à son âge que cela pourrait être un peu risqué, reste un peu en silence, puis, en tournant pour la première fois sa tête sur son épaule gauche, s'adresse à Henri, attitude qu'on peut interpréter comme un remerciement pour l'invitation, mais en même temps comme quelque chose d'inappropriée, de mal vu. Elle décline l'invitation en disant qu'il était tard, que sa mère pourrait s'inquiéter car elle, la mère, avait très peur de l'eau et sûrement serait déjà arrivée. Ici la fille a agi selon les règles morales. Mais, un instant après, ils se sont étonnés de voir l'autre yole, la mère criait, elle exaltait les qualités de son rameur, elle était contente, sans peur et décidée d'aller jusqu'au bout.

Détail qui n'est pas sans importance, *Partie de campagne* se déroule au XIX^{ème} siècle, les femmes bénéficient encore de très peu de droits dans de nombreux domaines. Ainsi, Henriette évolue dans un monde exclusivement dirigé par les hommes où la misogynie ambiante ne permet pas le moindre écart de conduite. La rigidité sociale n'autorise en aucun cas ces jeunes filles à se laisser délibérément séduire sous menace de passer pour des personnes de petite vertu.

Pour preuve, la tenue vestimentaire d'Henriette ne semble nullement tenir compte de la chaleur car son grand col de robe endimanchée cache toute partie du corps susceptible d'être un objet de désir pour l'homme. La scène qui précède l'étreinte sur l'île dans *Partie de campagne*, est à ce point remarquable puisqu'elle énonce en quelques minutes le déséquilibre flagrant entre la jeune femme, dont la pureté n'a d'égal que son ignorance, et le canotier, manœuvrant cette barque qui les conduira tous deux vers l'inconnu, excitant parce qu'il ne repose que sur l'interdit: «...quant au doux dialogue dans la yole »

Comme les excuses n'étaient plus valides, les deux jeunes débarquent sur l'île. Henriette découvre le chant d'un oiseau, Henri lui dit que c'est un rossignol.⁷ Elle, en sa condition citadine, est tellement fascinée par cette musique qu'Henri l'invite à se placer au-dessous de l'arbre pour bien l'écouter. Lors de leur arrivée dans l'île, Henriette n'a aucunement conscience de ce qui va advenir. Candide, elle est émerveillée par le chant d'un rossignol tenu en hors-champ, tandis que dans le plan, Henri entreprend de se rapprocher d'elle. Il la fait asseoir sans dire un mot, commence à lui tenir la taille tandis que la jeune femme, gênée, maintient son regard en direction de cet oiseau. Gênée et silencieuse, elle n'ose regarder cet homme qui la désire, pendant que la musique, douce et romantique, se veut rassurante.

Une telle situation, un homme désireux, une belle fille fragile, un coin isolé, la nature belle et protectrice, la musique d'un oiseau, tout amène à l'amour, le plus beau des sentiments humains. Henri malgré sa personnalité respectueuse n'a pas pu se contenir. Soudain, il la fait basculer au sol, presse sa bouche contre la sienne, alors que la musique, plus grave, prend des aspects dramatiques. Elle se débat, en vain, puis s'abandonne promptement à l'inconnu: Henriette embrasse alors Henri fougueusement. Le montage très découpé fait se succéder trois plans du visage de l'adolescente tandis que son œil fixe, envahit peu à peu une large partie du cadre: quand le gros plan étale un visage sur toute la surface de l'image, ce visage deviendra le tout dans lequel le drame est contenu. L'événement en lui-même perd de sa ponctualité pour se dissoudre dans un présent plus diffus, d'une insoupçonnable mélancolie. L'âme d'Henriette semble comme détachée de ce corps qu'elle ne reconnaît plus, qu'elle ne contrôle plus. Cette dissociation rompt singulièrement l'osmose qui, dans les scènes précédentes, unissait idéalement l'homme et la nature.

L'endroit était appelé par lui « son cabinet particulier », c'est-à-dire, il y venait souvent. Cette situation d'intimité et isolement produit chez les deux jeunes un désir irrésistible; à l'époque, comme il était habituel, c'est l'homme qui prenait l'initiative. La fille de sa part, ne pouvait tout de suite accepter aucune

insinuation, sans être accusée d'une facilité de sa part. Dès qu'ils arrivent à l'île, Henri essaie de prendre Henriette dans ses bras, elle retire ses mains, mais son regard exprime sa complaisance. Henri sait lire dans ses yeux, il insiste, Henriette après le rejeter délicatement, se rend et accepte volontiers le baiser sur la bouche. On a l'impression d'une résistance solide, mais après, elle ne va pas seulement l'accepter mais l'embrasser à son tour.

La musique fatidique de cuivres revient, elle nous fait sentir le dramatisme du moment.

À notre époque, ou peut-être à cette époque-là et selon Renoir, avec Rodolphe à la place d'Henri, les choses pourraient avoir continué encore plus loin, mais Henriette et Henri suivaient les lois, c'est pour cela que dans les images, tous les deux sont restés pensifs après le baiser. Aucune insinuation visuelle, auxquelles on est habitué au cinéma: amants demi-nus, demi-corps qui se baisent, etc. Renoir ne nous montre rien, donc on n'imagine plus. Henriette a pleuré, en ayant connu le vrai amour, mais un amour impossible, car elle était déjà la fiancée d'Anatole, en outre les obligations familiales. Henri un peu nerveux, peut-être un peu confus entre ses désirs et ses principes, réfléchit à ce qui s'est passé.

Si bien Renoir a presque suivi littéralement le texte de Maupassant, pourquoi aura-t-il omis ce fait si évident et délicatement décrit par l'écrivain? La réponse pourrait se donner en termes de la morale religieuse du peuple français. Les nuances du chant de l'oiseau nous font une peinture sonore de se qui se passe par terre : « Tout était calme aux environs, l'oiseau se mit à chanter. Il jeta d'abord trois notes pénétrantes qui semblaient un appel d'amour. [...] sa voix s'accélérait peu à peu comme un incendie qui s'allume ou une passion qui grandit, semblait accompagner sous l'arbre un crépitement de baisers. [...] Mais il se tut, écoutant sous lui un gémissement tellement profond qu'on l'eût pris pour l'adieu d'une âme. Le bruit s'en prolongea quelque temps et s'acheva dans un sanglot ».

Rodolphe et Mme. Dufour sont déjà descendus, Rodolphe continue à la draguer. Un peu en blague un peu en vrai, il lui demande son prénom, elle répond: « Juliette », Rodolphe qui jouait tout le temps, s'est donc appelé « Roméo », voilà encore une autre insinuation amoureuse. Tandis que Mme. Dufour appelait fort sa fille, Rodolphe pivotait autour d'elle pour ralentir ses pas et ainsi donner plus de temps à son ami en compagnie de la fille.

Pas dans le film, mais dans le livre, Rodolphe a réussi. Henriette cherche sa mère : « un tumulte se fit sous un buisson. Henri crut voir une jupe blanche qu'on rabattait vite sur un gros mollet [...]. » Qu'est-ce qui s'est passé?

Sur l'écran la journée à la campagne est finie, on ne voit pas le retour de la famille à Paris, on le suppose car les images successives montrent le passage du temps. Un sous-titre nous aide à comprendre « des années sont passées avec des dimanches tristes comme des lundis ». Chez Maupassant, deux mois seulement.

Dans les images, au moins l'hiver, des nuages, du vent et de la pluie composent les séquences suivantes avant la rencontre des deux amoureux. Le changement de musique illustre aussi le passage du temps, d'abord une musique un peu mystérieuse est remplacée par le son d'une flûte qu'on associe d'une certaine manière à la vitesse, l'écoulement du temps qui introduit la tombée de la pluie.

On pense généralement que plus le temps passe, plus fort est l'amour, ou au moins le désir de se voir. Cette différence de temps peut produire chez les spectateurs une expectative plus forte. Si bien dans le film, on ne voit pas la visite infructueuse qu'Henri a faite à Paris pour chercher Henriette, où il a appris qu'elle était déjà mariée, on peut se rendre compte de sa situation dans la dernière scène du film.

Après les images passées sur la rivière, Henri apparaît dans sa yole et débarque sur l'île, il y voit Henriette qui se repose avec son mari, Anatole qui est endormi, Henriette silencieusement et rapidement se rapproche d'Henri et voilà le moment le plus émotif du film, le dialogue fait briser le cœur des spectateurs, il nous fait penser à un amour éternel, impossible et toujours vif :

-Henri: « Je viens souvent ici, tu sais, j'ai mes meilleurs souvenirs »

-Henriette: « Moi, j'y pense tous les soirs »

La caméra s'arrête sur un premier plan des figures des deux amoureux: en regardant leurs expressions on comprend tout: un grand amour raté, un désir contrôlé de rompre avec les règles sociales pour se laisser envoler par la passion, une impossibilité manifeste, une rage contre l'époque, sa religion et ses prohibitions.

On a plusieurs sentiments, même des injustes, on n'aime pas Anatole, si bien il ne fait rien de mauvais, il constitue un obstacle contre l'amour que les spectateurs auraient préféré pour Henriette.

Anatole appelle Henriette, elle voudrait y rester éternellement en regardant Henri, mais non, elle doit toujours obéir à son mari maladroit, qui lui dit que c'est l'heure de partir, elle accepte avec résignation, en plus elle doit l'aider à mettre sa veste et supporter toutes ses bêtises. Normal à l'époque, la femme toujours soumise à son mari devait le suivre partout. Henri voit comme elle s'éloigne, il allume une cigarette, quoi d'autre pourrait-il faire ? La vie continue et nos deux amoureux à s'aimer en silence.

La suite, on ne sait jamais, on peut tout imaginer, comme dans tous les films de tous les genres, voilà la magie du cinéma et de la littérature. L'histoire racontée par Maupassant et Renoir arrive jusqu'à ce point. Mais en tout cas, le contexte historique ne promet pas grande chose.

Conclusion

Renoir a gardé presque complètement le récit de Maupassant. Les images et les sons présentés par Renoir créent chez les spectateurs une idée unique des personnages, espaces, climat et temps. En lisant Maupassant, ces éléments sont déterminés par l'imagination du lecteur, limités par ses concepts et ses connaissances. Cependant, lorsqu'on aborde les deux œuvres on sent qu'il s'agit de la même.

Le film est exquis, on se regarde en voyant chaque image, la photographie est claire et bien illuminée, même on arrive à oublier le manque de couleurs. La musique est très descriptive et aide à renforcer les sentiments des personnages.

La durée du film est idéale, Renoir a pu tout dire, même plus. Les scènes sont claires et illustratives, les dialogues éloquentes et la progression de l'histoire facilement compréhensible. Tous les détails ont une intention, aucun moment n'est raté, Renoir a bien profité du temps.

Si bien Renoir a fait un hommage à son père, il l'a fait aussi à Maupassant. Ceux qui ont vu le film ont eu des moments agréables, et ceux qui connaissent les situations autour de sa réalisation, on doublé ce plaisir.

Notes

1. Embarcation non pontée et légère, étroite et allongée, propulsée à l'aviron
2. 1876, conservé au Musée d'Orsay à Paris
3. Peut-être pour faire rythme avec « yole ». Comme aurait dit M. Dufour « Ce sont des yoles, Anatole ! »
4. Ce commentaire pourrait être un hommage de la part de Renoir aux frères Prévert qui étaient des cinéastes à la même époque
5. Quartier à Paris où le père de Renoir (Auguste) aurait trouvé plusieurs idées pour ses toiles

6. Chanson: « À bouche fermée », de Germaine Montero
7. Le rossignol, symbole littéraire de la vie, le printemps, entre autres (voir Roméo et Juliette)

Références

- Durgnat, R. (1975) *Jean Renoir*, pp. 132-136
- Faucon, P. (1999) *Cahiers du cinéma*. No. 482 juillet, p. 63
- Odin, R. (2000) "De la fiction". *Arts et cinéma*, septembre, pp. 83-91
- Renoir, J. (1974) *Mi vida: mis films*. España: Ed. Fernando Torres, p. 99

Sitographie

- George Kaplan. <http://www.dvdclassik.com/Critiques/une-partie-de-campagne-renoir-dvd.htm>. Consulté le 25 mai 2009
- Un tournage à Montigny. A.S.M.E Bulletin 8 2000 <http://www.montigny-asme.com/bulle-2000/bul-08c.htm> Consulté le 2 juin 2009
- [http://fr.wikipedia.org/wiki/Une_partie_de_campagne_\(Maupassant\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Une_partie_de_campagne_(Maupassant))
- http://www.hku.hk/french/dcmScreen/lang3035/lang3035_maupassant.htm . Consulté le 2 juin 2009
- Guy de Maupassant*. <http://livres.fluctuat.net/guy-de-maupassant.html> . Consulté le 4 juin 2009
- Graminiès, C. (2005) Une partie de campagne/Les roseaux sauvages, disponible sur <http://www.critikat.com/Partie-de-Campagne-Les-Roseaux.html>. Consulté le 4 juin 2009
- Magny, J. Bazin: « film parfaitement terminé ». *Cahier du cinéma*. No. 479, <http://www.dvdclassik.com/Critiques/une-partie-de-campagne-renoir-dvd.htm> . Consulté le 2 juin 2009
- Serceau, D. (2008) *Symptôme du jeune cinéma français*. Collection 7ème art. Juin. <http://www.cineclubdecaen.com/analyse/livres/serceausymptomesduje-uncinemafrancais.htm>. Consulté le 3 juin 2009